

Charles Jaigu: «Trois chevaliers de l'Apocalypse»



Par Charles Jaigu

Mis à jour le 26/06/2019 à 17h30 | Publié le 26/06/2019 à 17h30

FIGAROVOX/CHRONIQUE - Yannick Haenel et ses amis exècrent avec talent notre monde gouverné par les machines. Ils sont érudits, pessimistes et sans nuances. Oubliez l'ivresse des cimes, voici l'ivresse de la Chute.

Ils sont trois en un, et un en trois. Une sorte de trinité d'anarchistes lettrés. Yannick Haenel représente ses deux coauteurs lors de notre rendez-vous. La voix très douce, mais le propos très sombre. Yannick Haenel porte le poids du monde qui va mal. Déjà sa biographie du Polonais Jan Karski était une allégorie de ce qui est pourri dans notre Royaume. Elle racontait le voyage de ce «catholique juif» à la Maison-Blanche en 1943, qui tenta d'alerter les Alliés sur la mise en œuvre de la solution finale. Haenel soulignait au crayon gras l'indifférence non seulement militaire, mais morale, des Alliés.

Karski n'est qu'un petit caillou sur un chemin qui indique une plus grande catastrophe, celle que veut nous dévoiler le présent précis de décomposition, intitulé *Tout est accompli*. La modernité a tout faux, que ce soit sous une forme hystérique et cynique - Hitler ou Staline - ou sous une forme libérale et progressiste. Haenel sourit quand nous lui faisons observer que son livre n'est pas moins réactionnaire que celui d'un Joseph de Maistre au lendemain de la

Révolution française. Être applaudi par les antimodernes de droite ou les anars de gauche lui convient très bien.

C'est, comme dirait Céline, du figolé dans le genre crépusculaire.

Haenel coanime la revue *Ligne de risque* avec son ami, son double, l'écrivain François Meyronnis, depuis vingt-deux ans. Ils ont été rejoints plus récemment par Valentin Retz. C'est un trio funèbre. Et leur livre est un «tombeau» pour l'humanité. C'est, comme dirait Céline, du figolé dans le genre crépusculaire. Les auteurs ont bien médité le conseil de Cioran: «Le bonheur n'est pas fait pour les livres.» Ils écrivent d'une encre d'ébène pilée afin de secouer notre consentement au monde, afin de nous réveiller de notre état d'hypnose. Faut-il d'ailleurs qu'on se réveille? Car tout est foutu. Les dés ont roulé. Le Marché, la science, la cybernétique ont gagné sur toute la ligne (une ligne qui mène à l'abîme). «L'expropriation de l'homme par les machines en est arrivée au stade où il est impossible d'y remédier», dit Haenel. L'industrie du divertissement remplit à merveille ce vide avec du faux plein. «Le but est que la simulation prenne la place de la réalité.»

«Je suis un lecteur des romantiques allemands», admet Haenel, pour expliquer le ton grave du texte. Il l'est aussi des prophètes du dernier homme: Nietzsche, Kafka... Le livre superpose d'ailleurs les références théologiques, philosophiques, littéraires. On passe de Saint-Paul et la Torah, à Nietzsche, à Heidegger, de Maupassant à Houellebecq, à Harari. L'herméneutique des Écritures leur permet de décrire l'état de notre humanité en élaborant ce qu'ils nomment la «théologie du Samedi Saint».

Il n'y a rien à sauver de notre modernité qui troque la charité contre plus de confort.

Nadir du désespoir, où le monde semble perdu, où le Christ lui-même se croit abandonné. Satan murmure déjà son triomphe. Pour les auteurs, nous sommes pour longtemps encore dans ce moment d'abandon. Il n'y a rien à sauver de notre modernité qui troque la charité contre plus de confort. «La cybernétique est la métaphysique de l'âge atomique», écrivent-ils. Ils jugent d'ailleurs dérisoire toute tentative d'insurrection. «La niche révolutionnaire est sans avenir», nous dit Haenel, «car on ne peut rien faire contre un maître qui ne se montre pas». L'intelligence artificielle est partout et nulle part, puisque c'est elle qui revêt dans ce texte les traits de la fin du monde. Il n'est pas d'autre solution que de «survivre dans le non-vivable». C'est donc un bon livre d'humeur noire. Il rejoint le long cortège des déplorations contre notre «société liquide». Il va plus loin cependant, car il fait de notre civilisation cybernétique une métastase «post-hitlérienne». Haenel cite le pessimiste Jacques Lacan: «Hitler au fond n'était qu'un précurseur.» La «grande politique» hitlérienne voulait faire triompher une biotechnique au service d'un homme nouveau. Le projet de la reconfiguration de l'espèce humaine qui s'élabore aujourd'hui en Californie, par l'hybridation de la cybernétique et de la biologie, n'est pourtant aux yeux des auteurs qu'une déclinaison de la même intention technique maléfique. Augmenter l'homme, vaincre la mort, asservir le langage à l'information et organiser la conquête de l'espace cosmique: tout cela leur paraît l'exécution sinistre d'une fin de l'histoire programmée, et d'ailleurs annoncée par d'autres, comme Yuval Noah Harari dans son *Homo Deus* (Éd. Albin Michel). Au milieu de cette danse macabre, le romancier Houellebecq leur apparaît pour le coup enchanté de la disparition de l'homme, tel un «bouddhiste destroy» pour qui l'humanisme n'est qu'une niaiserie, un conte de fées libéral auquel personne ne croit plus. Ce qui conforte leur récit, même si leur point de vue religieux veut maintenir une résurrection possible.

«L'expropriation de l'homme par les machines en est arrivée au stade où il est impossible d'y remédier»

Yannick Haenel

Pourquoi la prédication sonne-t-elle incroyablement familière? Est-ce parce qu'on entend Heidegger sous l'exégèse des Écritures. Est-ce parce qu'on se souvient des gnostiques, pour qui le monde créé était intégralement mauvais? Oui, c'est cela. Heidegger, souvent cité, donne le ton de cette herméneutique antimoderne. Les gnostiques aussi. «Nous sommes comme dans les premières sectes gnostiques, nous nous demandons comment quitter la prison du monde», résume Haenel. Le dégoût pour l'ordre du monde existant ouvre à l'appel d'un Nouveau Royaume improbable. Dans ce livre, l'attaque en règle de la science est menée sans faiblir. Tout le monde y passe. De Descartes à Bacon, Voltaire et les autres. La Révolution française, fille de cette réduction de la Nature au calcul, n'est tout entière qu'un rire sardonique, un blasphème contre le Dieu chrétien. «Tuer le Roi, c'est tuer Dieu», écrivent-ils. Mais quand la raison calculante a-t-elle commencé ses méfaits? La scène d'ouverture de 2001: l'odyssée de l'espace répond mieux qu'un long discours. Tout est écrit depuis Homo habilis, et il n'y a qu'une fraction de seconde entre l'invention de l'outil et l'homme dans l'espace. Dès l'invention de l'écriture, géniale technique d'archivage d'information, les procureurs se sont levés. Platon a été de ceux-là, en vain. L'écriture a triomphé. Car le progrès, c'est l'Homme. Notre nature nous y condamne. Ce progrès est grégaire, dangereusement douillet. Mais il ne va jamais aussi loin dans la perfection maléfique que l'imaginent les Harari de ce monde. Mais les auteurs ont raison de vouloir secouer le pilotage automatique de nos vies. Un bon orage théologique nous aide à reprendre la barre, à retrouver nos sensations. Nos trois chevaliers de l'Apocalypse ne veulent pas se résoudre au «vivable». Ils veulent «la vraie vie». Celle dont parle Maître Eckhart, qu'ils citent: «Va à ta recherche, et là où tu te trouves, quitte-toi.» Nous préférons rester avec Homo habilis.

Cet article est publié dans l'édition du Figaro du 27/06/2019.